

L'éblouissement du réel

Louise Dupré

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2001). L'éblouissement du réel. *Liberté*, 43(3), 67–71.

L'éblouissement du réel

Louise Dupré

à la mémoire de Geneviève Amyot

Discrète, restant en marge de la vie littéraire montréalaise, Geneviève Amyot n'a jamais voulu occuper une place centrale parmi les poètes québécois. Ni même parmi ceux de sa génération. Elle poursuivait sa démarche d'écriture dans le recueillement de la petite ville où elle habitait avec sa famille. À l'image de sa vie, son décès a été annoncé discrètement dans les journaux. Elle nous laisse deux romans, un recueil de récits, cinq recueils de poésie. On avouera que c'est relativement peu à une époque où les poètes qui, comme elle, ont commencé à publier au milieu des années soixante-dix inscrivent souvent plus de trente titres dans leur bibliographie.

Ne serait-ce pas à cause de cette discrétion qu'on a peu parlé de son travail ? Mais il y a sans doute aussi une autre raison : l'époque étant au tape-à-l'œil, peu de place est faite à la poésie. Puisque Geneviève Amyot est considérée

d'abord et avant tout comme poète, son œuvre a été relativement peu commentée. Et pourtant, elle l'aurait mérité. Geneviève Amyot a poussé au paroxysme l'esthétique du quotidien, qui a été, on le sait, l'une des grandes tendances de la poésie québécoise depuis les années soixante-dix, surtout chez les femmes. La vie de tous les jours avec ses petites joies et ses petites misères, le couple, les enfants, tout cela fait la poésie de Geneviève Amyot. Elle voit dans le quotidien ce qu'habituellement les yeux ne voient pas : la banalité des gestes minuscules, l'accumulation de détails sur lesquels on ne prend pas le temps de s'arrêter et qui tout à coup se développent sur la page, prolifèrent, montrent une exubérance, un excès qui magnifie, ennoblit le geste le plus ordinaire. Et cette façon à elle seule d'amalgamer les multiples registres du haut et du bas, du grand et du petit, du poétique et du prosaïque le plus terre-à-terre laisse percer dans la textualité une voix unique, à la fois fragile et puissante, forte d'une vulnérabilité pleinement assumée, une voix dont se dégage une rare intensité.

« Je t'avais apporté un petit tournesol » : voici la première phrase de son dernier recueil, *Je t'écrirai encore demain*, publié aux Éditions du Noroît en 1994, recueil de poésie en prose sous forme de lettres s'adressant à un disparu, un frère sans doute. Cette petite phrase anodine rend compte d'un acte tout aussi anodin, celui de cueillir une fleur que la narratrice veut déposer sur la tombe de celui qu'elle pleure. Geste simple mais courageux, parce qu'il est fait pour l'autre, avec le sentiment qu'il aurait aimé « cette audace de fleur-soleil inusitée parmi les bouquets convenus ». L'acte, pourtant, ne sera pas mené à terme. La narratrice reviendra à la maison avec sa fleur, puisque le

« rite n'aurait eu, à ce moment précis, ni sa pureté, ni son poids, ni surtout sa suffisante discrétion ». Elle se contentera donc de l'imaginer. Puis de l'écrire. Le tournesol, lui, sera replanté, il reprendra, il sera placé devant une fenêtre face au fleuve, il grossira.

Ce passage reflète le projet esthétique même de Geneviève Amyot, qui s'est toujours efforcée d'apporter les mots les plus justes, les plus vrais aux idées, sentiments, émotions, éclats de vie qui n'ont rien de convenu, de prévisible, de bellement littéraire. Cueillir un mot de son jardin personnel, de la vie petite et impartageable de tous les jours, les mots « soupe » et « chou-fleur », par exemple, ou encore les mots « fœtus », « mitaines », « farine », les placer dans le texte, les laisser travailler le rythme, jusqu'à ce que, au contact des autres mots, ils soient transfigurés et à leur tour transfigurent la phrase, qui échappe alors aux convenances et de la poésie et de la prose. Ajuster les mots du terroir aux mots de l'amour, accorder le registre le plus familier à la luxuriance des images, briser le flot poétique par l'insertion d'une oralité qui, à l'occasion, incorpore même le cliché : autant de chocs, de heurts, d'audaces par lesquels le langage trouve ce poids de chair et de sang, cette humilité, cette qualité de la voix qui surgit de l'impureté même de la langue pour produire un *noyau de pureté* comparable à celui que l'énonciatrice recherchait dans le rite du tournesol.

Aussi ce travail, à l'opposé de la grandiloquence, opère-t-il un double mouvement de déracinement et d'enracinement dans la langue. Car la contamination des différents réseaux du prosaïsme et du poétique produit une déterrito-

rialisation du langage qui, paradoxalement, nous paraît alors étrangement familier. À la lecture, nous avons l'impression de retourner à une simplicité perdue de notre idiolecte d'antan, à l'ancienne naïveté de nos pensées et de nos émotions, mais avec notre regard d'adulte, qui pense, réfléchit, se souvient, accepte que les mots « bibite » ou « hockey » aient leur place dans un poème d'amour, comme si la textualité nous redonnait tout à coup une justesse d'expression qui nous avait été retirée depuis longtemps dans le snobisme des livres.

C'est donc dire que l'écriture de Geneviève Amyot opère une réconciliation du monde adulte et du monde de l'enfance. Elle nous rappelle que la beauté peut jaillir du moindre mot, du moindre objet, de la plus petite émotion, de la scène la plus banale. Ou d'une image. Un garçon en bottes de cowboy qui sourit. Ou des petites filles sur une balançoire dans un champ de pissenlits. Car l'auteure nous fait voir de ses yeux mêmes, comme si l'éblouissement du réel pouvait nous sauver de la détresse, construire la vie à même une guerre que nous savons perdue d'avance :

Je me proposais de terminer cette lettre comme ceci : mes enfants, quand ce sera mon tour, tenez-moi fermement la main je vous en supplie, restez un peu puis partez voir les arbres. Mais ça n'est pas vraiment de cela qu'il s'agit pour l'instant. J'inscrirai donc plutôt : il me semble parfois que mes images sont des êtres. Je t'écrirai encore demain pour te donner d'autres nouvelles des enfants qui grandissent comme des arbres. Je sais que mes images sont des fontaines. Tu parlais souvent d'éternité.

Ainsi se termine le dernier recueil de Geneviève Amyot, *Je t'écrirai encore demain*, qui pour nous prend *a posteriori* une valeur testamentaire. Car si la vie meurt, elle se poursuit aussi. Voilà ce dont Geneviève Amyot a rendu magnifiquement compte dans ses livres, les livres qui eux seuls peuvent prétendre, s'ils sont portés par la mémoire, à une certaine éternité.